

suis pas son fils. J'ai pris la place, j'ai accepté, sans le savoir, la place d'un autre. Cet autre, il faut que je le trouve. L'espoir de le retrouver est le seul qui me relève et me fortifie au milieu de ce terrible chagrin qui me frappe. Vous en devez savoir bien plus que vous ne m'en avez raconté, Madame Goldstraw ? Quelle était cette étrangère qui a adopté l'enfant ? Son nom, vous l'avez entendu ?

—Je ne l'ai jamais entendu... je ne l'ai jamais revue elle-même... je n'ai jamais reçu de ses nouvelles...

—Elle n'a donc rien dit lorsqu'elle a emmené l'enfant ?... Rappelez vos souvenirs, elle doit avoir dit quelque chose.

—Une seule, monsieur, une seule qui me revienne. Cette année-là, l'hiver avait été très-cruel et beaucoup de nos petits élèves avaient souffert. Lorsqu'elle prit le baby dans ses bras, l'étrangère me dit en riant : "Ne soyez pas en peine pour sa santé. Il grandira sous un climat meilleur que le vôtre. Je vais le conduire en Suisse."

—En Suisse ?... dans quelle partie de la Suisse ?

—Elle ne me l'a pas dit.

—Rien que ce faible indice... rien que ce fil léger pour trouver ma route... murmura Wilding, — et un quart de siècle s'est écoulé depuis ce jour ! Que dois-je faire ?

—J'espère que vous ne vous offenserez pas de la franchise de mon langage, monsieur, — reprit Madame Goldstraw. — Chercher cet enfant ! Qui sait s'il est en vie ? Et, monsieur, s'il vit, il ne connaît sûrement pas l'adversité. L'étrangère qui l'a adopté a dû prouver au directeur de l'Hospice qu'elle était en état de se charger d'un enfant, sans quoi on ne lui aurait point permis de le prendre. Si j'étais à votre place, monsieur, je me consolerais en songeant que j'ai aimé la pauvre femme qui est là (elle me traita à son tour le portrait), aussi fortement qu'on aime sa mère et qu'elle a eu pour moi la même tendresse que si j'avais été son fils. Tout ce qu'elle vous a donné, n'est-ce pas en raison de son affection même ? Quel meilleur droit pouvez-vous avoir à conserver ses présents ?...

—Arrêtez ? — s'écria Wilding.

Sa probité native lui faisait voir le charitable sophisme que lui opposait Madame Goldstraw pour le consoler.

—Vous ne comprenez pas, — reprit-il ; — c'est parce que je l'ai aimée que mon devoir maintenant est de faire justice à son fils. Un devoir sacré, Madame Goldstraw. Oh ! si ce fils est encore au monde, je le retrouverai. Je succomberais, d'ailleurs, dans cette terrible épreuve, si je n'avais la ressource et la consolation de m'occuper tout de suite activement de ce que ma conscience me commande de faire. Il faut que je cause sans retard avec mon homme de loi. Je veux l'avoir mis à l'œuvre avant de m'endormir ce soir.

Il s'approcha d'un tube attaché à la muraille, et appela quelqu'un dans le bureau de l'étage inférieur.

—Veuillez me l'attendre un moment, Madame Goldstraw, — dit-il, — je serai si calme et plus en état de causer avec vous dans l'après-midi ! nous nous plairons ensemble, j'en suis sûr, en dépit de ce qui arrive. Oh ! ce n'est pas votre faute... Donnez-moi la main, Madame Goldstraw. Et maintenant faites de votre mieux dans la maison...

Comme Madame Goldstraw se dirigeait vers la porte, Jarvis parut sur le seuil.

—Envoyez chercher Monsieur Bintrey, — lui dit Wilding, — j'ai besoin de le voir sur-le-champ.

CHAPITRE VIII

SANS ISSUE !

La détermination de Wilding était prise, et les conseils de M. Bintrey ne pouvaient influer que sur la direction qu'il allait donner à ses recherches, de façon à ne pas s'exposer par une publicité dangereuse à de fausses réclamations. Retrouver celui dont il avait usurpé le bien et la place était à présent l'unique intérêt de sa vie. La première chose à faire pour cela n'était-elle point de se rendre à l'Hospice ? C'est là qu'il pouvait rencontrer la lumière, ou puiser du moins quelques renseignements.

Son cœur se souleva au milieu d'un flot d'amertume, lorsque,

à la porte du parloir, il exposa la nature de la démarche qu'il venait faire. Il attendit avec une grande anxiété le Trésorier qu'on était allé quérir et qu'on ne trouvait point. Enfin ce gentleman arriva. Wilding fit un terrible effort pour retrouver un peu de calme et parla.

Le Trésorier l'écoutait avec une grande attention. Mais son visage ne promettait rien de plus qu'un peu de complaisance et beaucoup de politesse.

—Nous sommes forcés d'être très-circonspects, — répondit-il à Wilding, — et nous n'avons point l'habitude de répondre aux questions du genre de celles que vous faites, quand elles nous sont adressées par des étrangers.

—Ne me considérez point comme un étranger, — répondit simplement Wilding, — j'ai fait partie de vos élèves ; je suis un enfant trouvé.

Le Trésorier répondit avec une grande courtoisie que cette circonstance lui paraissait tout à fait particulière et qu'il aurait mauvaise grâce à rien refuser à un ancien pensionnaire de la maison. Toutefois il pressa Wilding de lui faire connaître les motifs qui le poussaient à tenter les recherches dont il parlait. Wilding lui raconta son histoire. Après quoi le Trésorier se leva, et le conduisant dans la salle où les registres de l'Institution étaient exposés : —

—Nos livres sont à votre disposition, — lui dit-il, — mais je crains bien qu'ils ne puissent vous offrir que de faibles renseignements après tant d'années.

Ces livres, Wilding les consulta avec une impatience fiévreuse ; il y trouva ce qui suit : —

"3 Mars 1836. — Adopté et retiré de l'Hospice, un enfant mâle, du nom de Walter Wilding. — Nom et situation de l'adoptant : Madame Miller, demeurant Lime Tree Lodge, Groombridge Wells. — Répondants : Le Révérend John Harker, Groombridge Wells ; MM. Giles Jérémie et Giles, banquiers, Lombard Street."

—Est-ce là tout ? — s'écria Wilding, — n'avez-vous pas eu d'autres communications ultérieures avec Madame Miller ?

—Aucune ; s'il y avait eu quelque autre chose, nous en trouverions ici la mention.

—Puis-je prendre copie de cette inscription ?

—Sans doute ; mais vous êtes bien agité, je prendrai cette copie moi-même.

—Ma seule chance est de m'informer de la résidence actuelle Madame Miller et de visiter les répondants.

—C'est votre seule chance, — répondit le Trésorier, — j'aurais souhaité de pouvoir vous être plus utile.

Wilding se mit en chasse. La première étape à faire fut la maison des banquiers de Lombard Street. Il s'y rendit.

Deux des associés de la maison étaient inaccessibles en ce moment. Le troisième se récria, opposa mille difficultés à la demande que lui adressait le jeune négociant, et permit enfin qu'on visitât le registre marqué à l'initiale M.

Le compte de Madame Miller fut retrouvé. Mais deux lignes d'une encre effacée avaient été tracées en travers du livre pour biffer la page, et au bas il y avait cette note :

"Compte clos le 30 Septembre 1837."

C'est ainsi que Wilding vit son premier espoir s'évanouir. Il comprenait mieux que personne les difficultés de la tâche qu'il s'était imposée.

—Point d'issue !... point d'issue !... — se disait-il.

Il écrivit à son associé pour le prévenir que son absence pouvait se prolonger de quelques heures, se rendit au chemin de fer, et prit place dans le train pour la résidence de Madame Miller à Groombridge Wells.

Là, il questionna, s'informa de tous côtés. Nul ne savait où était Lime Tree Lodge. À bout de ressources, il entra dans les bureaux d'une agence de locations.

—Savez-vous où est Lime Tree Lodge ?

L'agent lui montra du doigt, de l'autre côté de la rue une maison d'apparence lugubre, percée d'un nombre inutile de fenêtres, qui semblait avoir été jadis une fabrique, et qui était maintenant un hôtel.